

chargés peuvent remonter jusqu'à cet endroit, et comme elle est le point central d'un grand territoire rempli de plantations, on y fait des affaires importantes en coton; on y en transporte en un jour jusqu'à 6,000 balles. Elle est le siège des tribunaux du comté de Richmond dans l'état de Georgie. Elle est bien bâtie, généralement en briques; plusieurs édifices publics sont d'un bon goût. Elle a plus de 4,000 habitans de toutes les couleurs; la plupart des blancs sont des émigrés de la Nouvelle-Angleterre, et quelques Européens que l'amour du gain y a attirés. Quoique leur position soit fort avantageuse, toutefois les marais qui environnent Augusta et qui la remplissent d'émanations pestilentielles, ne leur permettent d'y espérer ni un long ni un agréable séjour; l'été dernier a été extrêmement meurtrier.

« J'avais le dessein d'aller dans l'Alabama, puis à la Mobile, et de gagner la Nouvelle-Orléans; mais la nouvelle d'un avantage obtenu par les Séminoles sur les blancs, dans le pays que je devais traverser, me fit renoncer à ce projet; enfin des avis ultérieurs reçus des frontières, m'engagèrent à quitter Augusta plutôt que je ne l'aurais voulu, et je cheminai au sud alternativement au milieu des sables et des marais.

« L'air déplorable des habitans de ce désert ne peut se mieux décrire qu'en les comparant aux

ouvriers affamés de Manchester et des autres villes manufacturières qui en sont voisines. Le long de la route d'Augusta à Ebenezer, je ne rencontrai qu'une seule hauteur; elle est à cent milles de la mer, son sommet contient tant de couches de coquillages, qu'on les brûle pour en faire de la chaux.

« La petite ville ou le village d'Ebenezer, situé sur le bord d'un grand marais du même nom, n'a rien qui puisse engager un voyageur à s'y arrêter. Les joues pâles et les yeux creux des habitans annoncent que ce lieu, comme tant d'autres, est le séjour de la maladie et de la mort.

« Le lendemain j'arrivai à Savannah. En été ou dans les mois insalubres, il ne se fait aucune affaire dans cette ville; à présent au contraire, c'est-à-dire, au mois de janvier, il y règne la plus grande activité. Le long du quai l'on n'entend que le chant des nègres qui emballent du coton, et chaque étranger qui arrive de l'intérieur est interrogé sur le prix des productions, sur la quantité des marchandises apportées au marché, et sur le nombre des bateaux chargés qui descendent.

« Savannah est situé dans une plaine sablonneuse, élevée d'une quarantaine de pieds au-dessus des basses marées sur la rive droite du fleuve du même nom, et à vingt milles de la mer, l'espace intermédiaire n'est qu'un marécage dont

on emploie une partie à la culture du riz. Une grande île, située vis-à-vis de la ville et dont on tirait le même parti, a été achetée par la ville et desséchée, dans l'espérance de diminuer l'insalubrité; toutefois les marais qui s'étendent à plusieurs milles de distance, pourront empêcher encore long-temps les habitans de jouir d'un climat plus sain. Le gibier étant extrêmement abondant, invite à prendre le plaisir de la chasse. Les bals, le théâtre, la société contribuent aussi à rendre ici la ville agréable.

« Peu à peu Savannah s'embellira, car on remplace les maisons en bois par des maisons en pierre ou en brique; la ville a la forme d'un parallélogramme; les rues se coupent à angles droits, et sont fort larges, ce qui aide à la circulation de l'air. Le marché est assez bien approvisionné en poisson et en volaille; on n'y trouve pas d'autre viande.

« Le chemin qui se dirige vers la côte, est la seule promenade agréable des environs; il est très-difficile d'y marcher, à cause du sable qui, à trois et six pouces de profondeur, est échauffé par le soleil, et mis en mouvement par le moindre souffle d'air. On n'y peut passer commodément que lorsqu'il a plu. Les vautours sont très-nombreux dans ce canton, parce que la loi les

protège; sans leur secours, ce climat ardent serait encore plus malsain.

« La population de Savannah est de 7,500 habitans, plus de la moitié sont des nègres libres ou esclaves, membres très-incommodes de la communauté, quoiqu'on ne les y comprenne pas, car de même que les paysans dans quelques contrées de l'Europe, on les regarde comme une classe d'hommes d'une espèce inférieure. Des femmes de couleur sont maîtresses de blancs, et il en résulte toutes sortes de nuances.

« On annonce de nouveaux progrès des Seminoles; le général Jackson qui a pris le commandement de l'armée américaine a envoyé l'ordre de faire une levée générale. Mon séjour ayant été assez long dans ce pays pour me rendre sujet au service de la milice, et le prétexte que je suis étranger ne pouvant m'en dispenser ici, j'aime mieux m'embarquer pour les états du nord, que d'aller me battre avec les Indiens de l'ouest. »

La Géorgie est bornée au nord par le Tenessé et la Caroline du nord, au nord-est par la Caroline du sud, à l'est par l'Océan atlantique, au sud par la Floride, à l'ouest par l'Alabama. Elle a 90 lieues de long sur 83 de large, et 60,000 milles carrés de surface. Sur 341,000 habitans on y compte 190,000 esclaves, c'est l'état où ils sont le plus nombreux.

La côte est bordée d'îles basses, couvertes de bois; des canaux navigables les séparent les unes des autres du continent qui, sur une largeur moyenne de quatre à cinq milles, n'est qu'un marais salant généralement inhabité. Au-delà se prolonge une lisière étroite de terrain gras où l'on peut cultiver du coton; plus loin commencent les landes à pin. Les rivières ont des rives marécageuses qui, à une distance d'une vingtaine de milles de la côte, sont inondées à chaque marée en tout ou en partie; c'est là que l'on cultive le riz. Les landes à pin s'étendent jusqu'à soixante et quatre-vingt-dix milles de la mer. Là le pays devient inégal, il est diversifié de collines et de montagnes; le sol gras et fertile y produit du coton, du tabac, du maïs, du froment et toutes sortes de grains; enfin dans le nord s'élèvent des montagnes d'un aspect majestueux.

Les mêmes causes d'insalubrité, qui existent dans les deux Carolines, se retrouvent dans les plaines de la Géorgie, et s'aggravent encore de la mauvaise qualité des eaux. A l'approche des mois de l'intempérie, les riches planteurs vont dans le pays élevé, ou dans les îles le long de la mer.

L'état donne aujourd'hui beaucoup d'attention à l'éducation de la jeunesse. Le fonds consacré aux écoles est de 500,000 piastres. L'on a fondé plusieurs collèges; il doit y en avoir un dans

chaque comté; l'université a son siège à Athènes, ville située par 35° 15' de latitude sur un terrain élevé et baigné par l'Oconi; puisse le nom qu'elle porte être d'un heureux augure pour la culture des lettres.

Milledgeville dans le pays haut, sur les limites de la région d'alluvion et sur les bords de l'Oconi, dans un canton fertile et bien peuplé, est la capitale de l'état; cette ville fondée en 1806 a 2,100 habitans.

Les principales rivières sont le Savannah, l'Oghichy, l'Okmolghi et l'Oconi qui, en se réunissant, forment l'Alatahama.

Une partie de la Géorgie est dans la possession des Crips et des Cherokis; les premiers ont un territoire de 15,000 milles carrés dans le sud-ouest, entre l'Okmolghi et le Tchatahoutchi; les Cherokis sont dans le nord-ouest. Leur terrain était autrefois de 16,000 milles carrés, en 1819 ils en cédèrent une portion considérable à l'Union.

Depuis 1821, la Floride appartient aux États-Unis. Un traité signé à Washington le 22 février par l'ambassadeur espagnol au nom de son souverain, leur en assura la possession. Elle est importante pour l'Union, puisqu'elle n'a plus pour limites dans le sud et dans l'est que le golfe du Mexique et l'Océan atlantique.

La Floride est la continuation du pays plat des

Carolines et de la Géorgie : les côtes sont plates, sablonneuses et stériles ; dans l'intérieur le terrain est marécageux et offre beaucoup de prairies naturelles. Le partage des eaux est marqué, dans le milieu de la presqu'île, par des collines basses, des rochers et de vastes marais. La rivière Saint-Jean prend sa source dans un étang de la partie méridionale, coule au nord, traverse plusieurs lacs et après un cours de 100 lieues du sud au nord, se jette dans l'Océan atlantique au-dessus de Saint-Augustin. Elle est navigable pour les navires qui ne tirent que dix pieds d'eau, jusqu'au lac Saint-George, situé à 50 lieues de son embouchure. Le grand marais d'Okefonoco, ou Oraquephenogaque, qui a près de cent lieues de tour, est dans la partie septentrionale et à moitié dans la Géorgie. Au sud de ce marais s'étend la Savane des Alachouas, où il ne croît pas un arbre.

Les parties hautes sont couvertes de très-beaux arbres. Grâce à la douceur des hivers, on y voit réunis ceux des latitudes septentrionales, et ceux des Antilles. Les pins, les palmiers, les thuya, les cyprès et les noyers y acquièrent une hauteur et une grosseur prodigieuses. Le tronc des magnolia s'y élève à plus de 100 pieds ; leur cime verdoyante, entremêlée de fleurs d'un blanc de lait et qui ont 9 pouces de diamètre, produit un effet magnifique. On y compte neuf espèces de

chênes ; le chêne vif, après avoir formé un tronc d'une vingtaine de pieds de haut, et de dix-huit pieds de circonférence, étend horizontalement ses branches quelquefois à cinquante pieds de distance. Le cyprès chauve qui vient dans les lieux aquatiques a ses racines surmontées de tubercules qui ont quelquefois trois pieds de haut et qui lui servent de défense, et de son tronc sortent des saillies qui forment des côtes dont les intervalles ont plus d'un pied de profondeur. Le tronc qui a 90 à 100 pieds de haut, est couronné par une masse de feuillages qui se déploie comme un parasol ; ces arbres composant souvent des forêts où ils sont tous d'égale hauteur, on les prendrait pour un dais de verdure soutenu sur des colonnes élancées. Des fruits exquis, tels que les oranges, les citrons, les prunes, les pêches, les raisins, les figues, prospèrent sans culture ; les oliviers y ont réussi ; le bananier, le goyavier, le cafier n'y éprouvent aucune atteinte de l'hiver. Les eaux sont poissonneuses, et souvent infestées par les crocodiles.

En été le soleil est brûlant à midi. Le thermomètre dans les mois de juillet et d'août s'élève souvent à 25 et à 30° R. à l'ombre. En hiver il gèle rarement, et jamais les orangers n'en souffrent. Aux équinoxes, et surtout en automne, les pluies tombent abondamment chaque jour depuis onze

heures du matin jusqu'à quatre heures après-midi. De la fin de septembre à la fin de juin, il n'y a pas, dit Volney, de plus beau climat au monde.

Les principales villes de la Floride, sont Saint-Augustin sur l'Océan atlantique, Saint-Marc près du golfe du Mexique, et Pensacola au fond d'une baie sur cette mer. C'est le meilleur port qui s'y trouve. Tous les voyageurs s'accordent à dire que sa rade par sa situation, sa sûreté, son étendue, est d'une importance extrême, surtout pour les États-Unis qui n'ont pas de mer à traverser pour y transporter ce qui est nécessaire à sa défense.

Au nord-ouest de la Floride s'étend l'Alabama, état admis dans l'Union en 1819; une partie de sa frontière méridionale est baignée par le golfe du Mexique; il a pour borne à l'ouest, l'état de Mississipi, au nord le Ténessé, à l'est la Géorgie. Sa longueur est de 106 lieues, sa largeur de 60, sa surface carrée de 60.000 milles. Sa population s'est accrue depuis le commencement du dix-neuvième siècle avec une rapidité surprenante; en 1810, on y comptait moins de 10,000 habitans; il y en avait 27.000 en 1816; on en trouva 71,000 en 1818; le dénombrement de 1820 a fait voir qu'il était de 127.901; on n'y comptait que 42,000 nègres esclaves.

La Mobile et Blakely sont les principaux ports. Le premier est à la rive droite du fleuve de même

nom qu'il donne à une baie spacieuse. Cahawba, ville nouvelle, à 50 lieues au nord de la Mobile, est le chef-lieu de l'état, et située dans un canton fertile, à la jonction de la rivière de son nom avec l'Alabama; celui-ci en se réunissant avec le Tombegghi forme la Mobile.

Le terrain depuis le golfe du Mexique jusqu'à une vingtaine de lieues dans l'intérieur, est uni, bas et couvert de pins et de cyprès chauves; dans la partie mitoyenne il est montueux, entremêlé de plaines et de prairies; enfin dans le nord, il est inégal et montagneux; presque partout fertile, ce qui concourt, avec la douceur de la température, à y attirer des émigrans, qui de tous les côtés viennent s'y établir. On y cultive beaucoup de coton, toutes les céréales y croissent en abondance. On y a trouvé des mines de fer et de houille. Le climat insalubre sur le bord de la mer, est extrêmement sain dans les contrées hautes.

Les Cherokis habitent dans le nord-est, les Criks dans l'est, le Chickasâs et les Chactâs dans l'ouest.

A l'ouest de l'Alabama, on trouve le Mississipi qui fut érigé en état en 1817; il y a pour bornes au nord, le Ténessé; à l'ouest, le fleuve dont il tire son nom et qui le sépare du territoire d'Arkansâs et de la Louisiane; au sud, cet état et le golfe du Mexique. Il a 110 lieues de long, 50 de large, 45,760 milles de surface et 76,000 habitans. Sur

ce nombre on compte 53,000 nègres esclaves. Les progrès de la population ont été moins rapides que dans l'Alabama.

On a établi le siège du gouvernement à Columbia, ville nouvelle qui est à 35 lieues à l'est de Natchez; celle-ci, située sur le Mississipi, est la plus considérable de l'état, quoiqu'elle n'ait que 2,000 habitans; une partie est bâtie sur une élévation à 100 pieds au-dessus du fleuve; ce qui la rend très-salubre. Sa position la destine à devenir très-commerçante.

L'Yasou-River et le Black-River qui se jettent dans le Mississipi, le Pearl-River et le Pascagoula qui ont leur embouchure dans le golfe du Mexique, sont les principales rivières; la côte est bordée d'îles, la partie inférieure, comme dans les états maritimes du sud, n'offre qu'une lande à pins; plus haut le pays devient montueux. Une portion du terrain d'alluvion le long des rivières, qui n'est pas sujette aux inondations, est la plus fertile. On y cultive principalement du coton; le sol est favorable à la production du tabac, de l'indigo, du maïs, des patates. L'hiver est doux, mais très-variable; quelquefois la gelée détruit, dès le commencement d'octobre, les plantes délicates. Il ne se passe pas un hiver sans qu'il gèle, et souvent il tombe de la neige à Natchez, situé par 31° 34' de latitude.

Les Chactâs et les Chickasâs occupent près de la moitié du territoire de cet état.

L'état de Louisiane borné à l'est par celui de Mississipi, au sud par le golfe du Mexique, à l'ouest par le Mexique, au nord par le territoire d'Ackansâs, ne forme qu'une partie du pays compris autrefois sous ce nom; car il n'a que 80 lieues de long, sur 70 de large. En 1820 il renfermait 153,400 habitans, dont 69,000 étaient nègres esclaves.

Du bord de la mer au 51° de latitude, c'est une immense plaine d'alluvion que coupent dans tous les sens une infinité de rivières, de baies, de bras de mer et de lacs qui la partagent en un grand nombre d'îles. Vers l'embouchure du Mississipi, ce n'est qu'un marécage dénué d'arbres et couvert de roseaux grossiers qui ont à peu près cinq pieds de haut. Rien de plus triste pour les navires qui remontent le fleuve, que l'aspect de cette solitude aquatique; tous les ans il inonde une grande partie de cet état. On évalue à une surface de 10,890 milles carrés, celle qui autrefois était ainsi noyée annuellement par ses eaux ou par celles de la Rivière-Rouge. Aujourd'hui cette quantité a diminué des trois quarts. Le bord immédiat des rivières est rarement sous l'eau, en quelques endroits même, il n'y est jamais; il offre des lisières de terrain

excellentes pour la culture , et qui ont un mille à un mille et demi de large.

La partie septentrionale de l'état offre une surface ondulée et bien boisée ; les districts d'Atacapas et d'Opelousas dans le sud-ouest, sont composés de savannes immenses , entrecoupées quelquefois de longues allées d'arbres ; on peut les considérer comme formant une prairie continue ; les terres y étant plus élevées et moins humides que dans le delta du Mississipi , le coton , l'indigo , la vigne , le chanvre et le lin y réussissent. Les principales productions du pays sont le coton , le riz et le sucre. Le territoire de Natchitoché produit du tabac excellent.

On a donné le nom de bayous aux nombreux canaux que le Mississipi se creuse dans le terrain léger, limoneux ou sablonneux, sans aucun caillou, qui compose son delta et qui est couvert d'une infinité d'arbustes. Ces canaux varient d'année en année, et forment un labyrinthe d'eau et de bosquets. Parmi ces bayous, le bras d'Iberville à l'est, le grand bras de la Nouvelle-Orléans au milieu, avec l'embranchement de Barataria au sud, enfin le bras réuni de Tchafalaya et de la Fourche à l'est, paraissent avoir acquis une existence durable. Dans toutes les embouchures, le lit du fleuve a beaucoup moins de profondeur que dans la partie supérieure de son cours.

On peut de la Mobile, aller à la Nouvelle-Orléans par ces bayous et les lacs qu'ils traversent ; la route est plus courte et plus sûre. En sortant de la baie de la Mobile, on passe entre le continent et l'île Dauphine, qui fut jadis le premier établissement des Français dans cette colonie, on navigue au milieu de plusieurs îles, et l'on entre dans les rigolets, canaux très-multipliés qu'il faut bien connaître pour y voyager ; à leur surface s'élèvent des multitudes d'ilots plats, noyés, d'un sol tremblant, couverts de très-hautes herbes marécageuses ; ce sont des terres que concourent à élever la végétation, les sables de la mer, les dépôts des lacs. Malheur au voyageur que le calme surprend dans ces canaux tortueux ! il court le risque d'y être dévoré s'il ne s'est pas pourvu d'une mousticaire.

La navigation des lacs exige aussi beaucoup de pratique, par le peu d'eau qui se trouve en plusieurs endroits. On suppose qu'ils se combent graduellement, ce qui se conçoit sans peine, la rivière d'Iberville les traverse. Lorsque les eaux du fleuve sont hautes, elles déposent dans les bassins des lacs, la vase dont elles sont chargées, or ce sédiment doit élever sensiblement leurs fonds, tandis que la mer par le mouvement de la marée et du vent, pousse au côté opposé des sables qui se mélangent avec les terres du fleuve et hâtent

l'encombrement. Les eaux étant tranquilles dans les vastes bassins des lacs en sortent plus pures ; en effet, quoique le lac Ponchartrain reçoive avec le bras du Mississipi plusieurs rivières, les eaux en sont néanmoins passablement claires ; quand on a passé dans le bayou Saint-Jean, on les y trouve brunâtres et épaisses.

On aperçoit sur les bords du lac, des maisons assez bien bâties ; les terres y sont presque toutes sablonneuses ; on y élève beaucoup de bétail pour la Nouvelle-Orléans ; les habitans envoient aussi à cette ville du bois et de la chaux faite avec les coquilles que l'on ramasse sur le rivage ; leur branche d'industrie la plus productive, est la fabrication du goudron.

Elle est extrêmement simple. Il faut que les pins que l'on veut employer aient été coupés depuis long-temps, et dans ce pays on en trouve encore assez sur les bords des lacs, des rivières et de la mer, où ils ont été poussés par les flots ou les courans. Les plus anciens sont les meilleurs. On scie ces arbres en tronçons d'environ deux pieds, que l'on fend en morceaux minces. On a préparé un bassin de cinq pieds carrés et profond seulement de six pouces, et à côté on a creusé plusieurs puits de quelques pieds de profondeur ; chacun communiqué par une rigole avec le puits. On place sur ce carré cinq fortes barres de fer sur lesquelles

on dispose en travers les éclats de bois en laissant entre eux des intervalles ; quand on en a élevé en pyramide autant qu'il en peut tenir ; on met le feu au sommet ; à mesure que le bois se consume, le goudron coule dans le bassin d'où il tombe dans les puits. Pour réduire ce goudron en brai, on fait rougir des boulets que l'on jette dans les puits, ils enflamment la matière et la font détonner avec grand bruit et élèvent une fumée épaisse. Quand on juge qu'il est assez concentré, on le bouche d'une claie, que l'on recouvre de terre et de gazon ; privé d'air, il s'éteint, se refroidit, se durcit, il faut alors le fendre à coup de hache pour le tirer de la terre.

L'entrée du bayou Saint-Jean est garnie d'un fort, la défense n'en est pas difficile, le bayou étant étroit, et ayant une barre si élevée, qu'elle ne laisse guère que trois pieds d'eau ; il n'a de courans que ceux du lac, c'est-à-dire, que lorsque le lac s'élève par l'effet des marées et des vents, le bayou grossit jusqu'à déborder, et de même il baisse avec le lac. Toutes les terres qu'il traverse dans ses sinuosités multipliées, sont noyées des eaux du fleuve ou du lac, stagnantes ou d'un mouvement si lent qu'il est à peine sensible. On ne trouve que quelques lieux épars qui ne sont pas inondés. Ces eaux dormantes et livides fourmillent de reptiles, surtout de crocodiles ; elles